

## Suite et fin

Danielle Charest

---

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13550ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Charest, D. (1999). Suite et fin. *Moebius*, (82), 33–49.

## DANIELLE CHAREST

### *Suite et fin*

Fait rare, la gare intermodale qui desservait à la fois trains et autobus sentait bon. Je respirai. Les murs peints pastel au lieu du vert poisseux ou du jaune poisseux habituels m'apaisèrent dès que j'enfilai un couloir de dimension humaine menant au grand hall parsemé de bancs de bois cirés.

Quelques heures plus tôt, les étudiants inscrits à l'École internationale de français arrivaient de Calgary, Vancouver, Edmonton, Toronto, Winnipeg pour une session d'immersion en français d'un mois. Parmi eux, Mira Craig.

Je l'avais connue à Toronto environ deux ans auparavant lors d'un colloque national. Elle était assise une rangée derrière moi pendant la conférence de Mary Gwain et je l'entendais ponctuer le discours de cette dernière de remarques acerbes formulées d'une voix calme.

Aiguillonnée par le contraste entre le ton et le contenu, je me retournai au bout d'un moment pour lui sourire. Généralement distante de nature, du moins le croyais-je, je fus surprise de mon élan. Absorbée, elle me rendit la pareille d'un léger coup de tête et replongea dans le flot des paroles de la conférencière. J'étais certaine qu'elle inonderait de ses remarques la période des questions. Mais dès la fin de la communication, je l'entendis se lever, puis elle quitta la salle.

Ce n'est que plus tard dans l'après-midi, lorsque je me rendis à la salle 0122 où je la retrouvai assise, cette fois sur le podium, que je compris pourquoi elle avait été si attentive le matin. Le contenu de son analyse allait à l'encontre de celle de Mary Gwain. Mira Craig, je venais de découvrir son nom sur le programme,

tenait un discours qui tranchait sur l'allure humaniste et psychologisante de ce colloque qui se déroulait au rythme ronflant et bien-pensant des rencontres grassement subventionnées par le gouvernement. D'ailleurs, l'Institut de recherche sur l'écologie qui abritait ce colloque frileux était lui-même un bâtiment grave et bien portant qui ne se souvenait même plus des réunions surchauffées de ce qui relevait maintenant d'une «autre» époque.

Dans la grande salle climatisée, sans écouteurs de peur de perdre au cours de la traduction le poids d'un mot, la nuance d'une inflexion, je m'absorbai à saisir la portée de son analyse. Après le dernier mot, le silence ne fut rompu par aucun applaudissement ni même par un vague murmure de désapprobation. La salle se taisait comme un mur inerte. J'étais séduite. Mira rassembla ses notes, apparemment peu émue, comme si elle savait que personne ne serait même intéressé à commenter. Je remontai à contre-courant la foule qui se déversait avec discipline vers les portes de sortie et récidivai avec un sourire auquel, cette fois-ci, elle répondit. C'est alors que commencèrent ces longues discussions passionnées qui aboutissent ici aujourd'hui. Nous discutons soir et jour, dans la cafétéria, entre deux ateliers et par la suite par la voie d'une correspondance abondante et enflammée. Mais nous ne nous étions pas encore revues. Tout à l'heure nous allions enfin nous retrouver.

J'avais prévu visiter cette ville où je n'étais jamais venue mais la vue d'un restaurant attenant au grand hall, et aux murs peints du même pastel que le reste de la gare, me convainquit d'abord de déjeuner pour m'aider à tuer le temps qui me séparait de l'arrivée du train en provenance d'Halifax via Québec.

En m'asseyant à une table près d'une fenêtre donnant sur la voie ferrée, je repensai aux deux enseignes de commerce qui m'avaient sauté aux yeux en entrant. L'une annonçait un salon de coiffure pour dames, telle une invitation à se refaire une beauté au sortir de l'autobus ou du train, comme si cela devait constituer la préoccupation principale de toute femelle barbouillée

par un long trajet; l'autre exhortait les hommes à se remettre de leur voyage par un rinçage d'œil au «bar de danseuses nues». «On» avait certainement dû aussi penser à celles-ci en choisissant un lieu si proche de la gare. Venues de Montréal ou de Québec en transport en commun, «on» leur épargnait de s'abîmer les jambes à parcourir les rues de la ville pour se rendre à leur travail; ou, un bout de papier à la main, à chercher vainement le bar parce que trop de gens se seraient indignés à l'idée qu'on pût présumer qu'ils connaissaient ces lieux bien qu'un jour ou l'autre, ils les eussent probablement fréquentés. La rue Champflour accueillait les voyageurs dans la plus pure des traditions.

*Breakfast in America.* Les œufs étaient d'un jaune un peu vieilli, les patates et le bacon se comportaient déceamment et le café avait un peu de couleur aux joues. Je trempai ma fourchette dans le coulant des œufs et ramassai le blanc avec mes toasts, selon une bonne vieille habitude. Certains courent les chaînes de restaurants d'une ville à l'autre pour ne pas se perdre dans l'inconnu. En ce qui me concerne, c'est la manière de traverser les déjeuners qui me ramène en terrain familier. Quelques voyageurs en avance brisaient d'un café la ligne de la journée, une tablée de quatre hommes tentait l'impossible pour attirer l'attention d'une femme assise près du mur. Elle leur opposait *Le Nouvelliste* et ses grands titres: les morts de la fin de semaine et les tortures d'une femme de vingt-cinq ans infligées par son mari à Valleyfield. *Breakfast in America.*

Ma respiration se coupa à l'idée de me perdre loin dans les rues de Trois-Rivières. Maudite agoraphobie qui catapulte la sécurité hors des murs de son propre corps. Comme d'habitude je me parlai tout bas, «non, tu ne tomberas pas au milieu de la rue, non, l'espace ne te bouffera pas, et puis j'ai promis à Mira». Cette pensée m'aida à me dévisser de la chaise, je payai et sortis empoigner la vie.

Je devais être revenue à trois heures, j'avais du temps devant moi, certainement quelques librairies, peut-être un ou deux magasins de vêtements usagés et une enfilade de rues étroites à ma disposition, d'après

ce que j'avais pu en juger lorsque je m'étais engouffrée dans la ville après trois heures de voyage sur une autoroute plate et morne. La rue Nérée-Duplessis, qui succédait à Champflour, me rappela que Maurice Duplessis était né ici. Je n'avais pas connu cette époque mais pour le peu que j'en savais, il n'y avait pas là de quoi m'attrister. De là ma pensée sauta à l'idée qu'il y avait des gens pour qui Mai 68 et les événements d'octobre ne représentaient que quelques lignes dans un livre d'histoire trafiqué. Heureusement, je ne confondis pas le petit serrement au cœur qui accompagna cette constatation avec les symptômes habituels.

L'aube fouinait encore, à en juger par les magasins fermés. Pourtant il faisait plein soleil devant le mur effrité d'un hôtel abandonné. L'inscription «Le Continental» était encore gravée dans la pierre grise à gauche du portail qui s'ouvrait maintenant sur le jardin cossu de la maison la plus riche de la rue. J'étais encore tendue. Il fallait que je m'absorbe. Je me reculai pour contempler le mur qui suggérait un décor de film français. Cet arrêt me fit du bien. L'air recommençait à affluer normalement dans mes poumons, je ne tremblais plus, encore une petite victoire, le retour au calme et, enfin, je pus fumer ma première cigarette depuis Montréal.

Je me répétais la description que m'avait faite Mira: grand, sec, l'air perdu d'un professeur d'université empoussiéré, les cheveux blonds retombant sur le front, les doigts jaunis par le tabac, pas de bague, probablement un costume brun et les éternelles lunettes teintées noires qu'il portait depuis vingt ans. J'étais certaine de ne pas le louper. Nous avions prévu cet événement depuis si longtemps. Au début, cela avait été un jeu. Puis à force de jongler, nous avons conclu que c'était la meilleure solution, en fait le seul choix possible. Je n'avais jamais parlé de mon agoraphobie à Mira de peur qu'elle refuse que je vienne. Au lieu de cela, je lui avais parlé de mon interprétation des dessins reproduits sur l'affiche annonçant l'exposition de Betty Goodwin, de la souffrance qui émerge du corps de ses personnages.

La ville se frottait à l'eau du Saint-Laurent; je suivis la berge entre les voies du chemin de fer jusqu'à un quai d'où partaient des croisières vers les îles de Sorel. Le parking était désert, une femme déboucha d'une rue en pente et se dirigea en droite ligne vers la cabane où étaient affichés les horaires des bateaux. C'est à peine si elle me regarda mais soudain, inquiète à l'idée que quelqu'un pourrait éventuellement me remarquer, je rebroussai chemin le plus lentement possible et décidai de tuer le temps dans le centre-ville, dans des lieux achalandés. Pour l'instant je préférais m'accoutumer à la géographie de la ville que j'avais étudiée sur une carte. Je voulais repérer les détours, les édifices publics, les restaurants, développer une certaine aisance à parcourir les rues, à couper au plus court, à découvrir différents trajets. Plus tard, vers midi, j'irais dans le haut de la ville, aux abords de l'université et je reverrais enfin Mira.

Il était à peine neuf heures mais une canicule précoce inondait déjà les trottoirs; je choisis le côté ombragé de la rue, quittai le quartier historique et j'eus le temps de croiser deux ou trois galeries d'art avant de déboucher sur la rue principale où je trouvai une librairie de livres usagés. J'y achetai un vieux Patricia Highsmith et *La nuit du renard* de Mary Higgins Clark que j'avais lus il y a quelques années et que j'aurais plaisir à refréquenter, surtout en ces circonstances. Je souris à l'idée qu'à force d'arpenter les rues de Trois-Rivières, je pourrais certainement, une fois tout ceci terminé, imaginer une histoire qui s'y déroulerait, différente, bien sûr, de celle-ci. J'avais lu quelque part dans une revue littéraire ou dans une anthologie que la plupart des écrivains se rendent sur les lieux où ils situent leur roman pour en respirer l'atmosphère. Pour l'instant, je pouvais seulement dire que je trouvais la ville humide, comme si l'eau du fleuve suintait jusque dans les rues les plus éloignées du port.

Je mangeai vers onze heures dans un M<sup>c</sup>Donald fréquenté par une gang de jeunes et de personnes âgées, certaines regroupées à deux ou à trois, d'autres seules, toutes accotées à leur café. J'en bus un, transparent,

prétexte à me donner une contenance jusqu'à midi moins quart. Mira était occupée jusqu'à midi, elle ne pouvait pas se permettre d'écarts d'horaires, surtout les premiers jours. Notre stratégie reposait sur l'apparence de normalité. Mais j'avais hâte et l'attente ramenait cette familière impression d'étouffement.

Lorsque enfin je m'octroyai la permission de partir, je retournai chercher ma moto à la gare et grimpai la côte qui menait à l'université et au quartier bourgeois. L'air y était plus frais et je me forçai à respirer lentement, calmement, savourant à l'avance le moment où je la verrais. Je fis sauter le papier en argent de la deuxième partie de mon paquet de cigarettes, m'assurai pour la dixième fois que j'avais des allumettes et tournai à gauche vers les résidences lorsque je la vis marcher dans ma direction, l'air troublé elle aussi.

— Salut.

— *Hi!*

Un silence.

Elle se précipita dans une longue phrase m'expliquant qu'on leur avait fourni un plan des environs et qu'il y avait près d'ici un centre commercial truffé d'une série de restaurants Mikes, Les Prés, Frits et de tout ce que les USA avaient inventé comme chaînes.

— Mais pas de M<sup>c</sup>Donald, l'interrompis-je.

Elle me regarda d'un air surpris.

— Il est en ville, j'y ai mangé tout à l'heure.

— *What do you suggest? I'm very hungry.*

— Hey, tu es ici pour perfectionner ton français, qu'est-ce que tu attends?

— *I know...* je veux dire, je sais. Mais je me sens si nerveux.

— Nerveuse, tu veux dire!

— *Right*, nerveuse. Alors, on y va.

— D'accord, mais laisse-moi d'abord te regarder. Bon Dieu, t'as pas changé! Tu sais, chaque fois que je lisais une de tes lettres, je retrouvais ton visage, tes expressions. Ça fait bizarre que tu sois là après tout ce temps.

Je n'arrivais pas à laisser couler la joie de la revoir, je m'enfargeais dans des phrases banales. Bloquée. Un peu de temps, peut-être.

— Comme si c'était hier, *kind of, no?* Tu sais, tes lettres et les téléphones m'ont aidée à garder mon français. *You know, they told us to speak French everywhere, even out in town. We can be fired if we don't. And, know what? I was classed fourth level, one of the highest! Good, no?*

— Pas si tu continues à parler anglais.

Elle aussi s'était enfermée dans une distance que des douzaines de lettres avaient pourtant effritée pendant ces deux longues années.

— Alors, comment ça s'annonce, les cours?

— D'abord c'est bizarre pour moi à retourner à l'école.

— ...de retourner à l'école.

— *Please, stop correcting me. Leave that to the teachers.* Je disais: c'est bizarre de retourner à l'école. Les étudiants sont si jeunes et si *straights*. J'ai rencontré mes deux *roommates*. Elles parlent seulement des garçons. Ça me rappelle mes amies quand j'étais jeune. Jusqu'à quinze ans, elles étaient O.K. On avait du fun ensemble. Mais après. *God! Boring.* Elles sont devenir tellement féminines et niaiseuses *all in a sudden*. Alors pour moi c'est une double immersion: en français et en hétérosexualité. *Guess what is gonna be the hardest?* Heureusement tu es ici.

— Pas pour longtemps. Mais ensuite tu viendras chez moi à Montréal.

— Si tout va bien, oui, dit-elle.

Enfin, nous en venions au fait. J'avais laissé s'écouler le repas sans oser aborder le sujet. Je sentais Mira troublée par la signification de nos retrouvailles. Mais depuis que nous marchions, elle se sentait plus libre de parler.

— Es-tu certaine qu'il va arriver en autobus? Il a pu décider de louer une auto à la dernière minute.

— Non, j'ai téléphoné Colleen hier soir. Il va arriver cet après-midi à trois heures en autobus.

— Et comment se sent-elle?

— Colleen? Soulagée. Elle pense que ça va le calmer. Elle m'a dit d'être prudente tout de même. Je lui ai pas dit que tu es ici. Elle ne sait même pas ton existence. Elle pense que je veux seulement lui parler.



— Connâit.

— *What?*

— Elle ne connaît pas ton existence. En fait, tu devrais dire: elle ignore ton existence, enfin mon existence. Excuse-moi, je n'ai pas pu m'en empêcher.

Mira ne s'offusqua pas, elle ne m'avait pas écoutée.

— Hey, Mira! murmurai-je doucement.

Pour la première fois, je pus quitter ce ton sans relief auquel nous nous cramponnions. À la fois surprise et soulagée que je m'aventure ainsi, elle releva la tête et me fit un clin d'œil.

— Inquiète pas. Je n'ai pas changé d'idée. Je suis prête. *Anyway*, ça ne peut plus durer pour Colleen et les plus jeunes.

— Pour toi aussi.

— Oui. Tu sais, moi, je suis la théo... *how do you say that?* la théoricienne et toi la praticienne. *I'm not used to act on things anymore.* C'était si difficile quand j'étais là-bas. Je crois que *I was expecting* quelqu'un comme toi pour terminer. Je dois partir bientôt, je ne veux pas être en retard. Je voulais te dire, il n'y a pas de numéro de téléphone pour me contacter. Ma chambre est dans le premier bâtiment à côté de la rue, au sous-sol. Ma fenêtre est le premier à gauche de la porte. Tu peux laisser des messages à côté des marches d'entrée.

— Je crois qu'il va venir rôder autour de l'université dès ce soir. Je ne vais pas le lâcher.

— Comme entendu, je vais aller à la danse pour les petits hétéros pour une bière ou deux.

Les bâtiments de l'université s'étaient sur un vaste terrain qui respirait l'ordre et la santé avec ses pelouses à l'herbe disciplinée et un parking qui séparait le corps principal des résidences au modernisme terne, alignées le long d'une rue tranquille et sage. On imaginait mal qui que ce soit avoir l'idée d'orner les murs des facultés de graffitis. Mira fit la moue, me serra le bras et n'échappa pas aux recommandations:

— Fais bien attention.

— Il ne me connaît pas.

— Il est malin.

— Je sais, sauf que nous, on est deux. Et comme tu me l'as si bien répété, il est hautement prévisible.

J'avais du mal à la quitter. C'était nos derniers instants sans la présence de Scott et nous n'avions pas su profiter de ces moments. Je n'osais pas le lui dire, lui parler de nous, tout à coup, dans une enfilade de phrases qui lui auraient peut-être paru déplacées ou absurdes. Ce n'était pas encore le temps, me disais-je. Plus tard, après.

— À ce soir sans faute, me contentai-je de lui dire.

La moto roulait bien, je l'avais envoyée au garage pour un *tune-up* la semaine précédente. J'embrayai et tournai en direction de la basse-ville. La chaleur dépassait toutes les bornes et l'air frigorifié du restaurant me semblait chose d'un passé lointain. Les âmes qui vivent étaient toutes enfoncées dans le creux de leurs jardins ou de leurs bureaux climatisés, aussi ne rencontrais-je qu'un chat et quelques chiens fourbus. Pendant tout ce temps, les mille visages de Mira occupaient l'écran de mon cinéma intérieur. Mira sérieuse sur le podium à Toronto, image lointaine du temps d'avant que je la connaisse, Mira absorbée pendant nos conversations nocturnes, Mira songeuse et triste au moment du départ à la fin du colloque, Mira au cours de ses longues lettres, tour à tour emportée puis découragée et enfin la Mira de ce midi, tapie derrière la gêne et l'angoisse de nous revoir en sachant ce que cela signifiait.

\* \* \*

Un autobus quittait son quai tandis que quelques voyageurs attendaient un train en retard lorsque j'arrivai à la gare avec une demi-heure d'avance. Un homme sortit du bar topless, embrassa distraitement une femme qui reprit la direction du bar tandis que, sans se retourner et arborant l'air satisfait d'un propriétaire, il traversait la rue vers la gare.

Les bouts des doigts me picotaient, mais ma respiration se tenait tranquille. Plus la journée avançait, plus je réintérais ma sécurité. C'était le même scénario tous les jours à tel point que dès que je savais l'angoisse

estompée jusqu'au lendemain, je me demandais chaque fois comment j'avais pu paniquer et être effrayée à l'idée de quitter la maison, d'affronter la rue, d'entrer dans une banque ou n'importe quel autre lieu public.

Deux taxis débouchèrent du fond de la rue, quelques piétons et l'homme à l'air de propriétaire convergèrent vers le quai des autobus. Un soupçon de fébrilité traversa la moiteur ambiante. Ça y était, le mécanisme allait bientôt s'enclencher. Du coup, ma respiration s'accéléra sans que je n'y puisse rien. Du calme! les traits de Mira s'imprimèrent dans ma tête pour me reconforter et je demeurai parfaitement immobile au lieu d'arpenter nerveusement le trottoir. D'un coup d'œil, je m'assurai encore une fois que je n'avais pas mis, par mégarde, le cadenas sur la moto. Tout était en ordre, il pouvait arriver. Ce qui ne tarda plus. L'enseigne de l'autobus indiquait Québec. Parfait. Les passagers débarquèrent lentement. Le «propriétaire», adossé à une poubelle, attendait avec nonchalance. Il lisait un journal. Il leva la tête au moment où deux enfants criaient «Papa, papa!» puis une femme vint pour l'embrasser, mais il pivota vers le petit garçon et lui demanda:

— Alors, tu t'es bien occupé de ta mère et de ta sœur?

La femme interrompit son geste vers lui et tourna la tête vers la ville.

Le quatuor passa tout près de moi et je le regardai, lui, comme on regarde un petit cylindre de cendres de cigarette écrasé sous une pile de cigarillos dans un cendrier de la veille. Il ne se retourna pas, car il ne me vit pas. Grand bien m'en fasse, je passais inaperçue.

L'air, il me semble, trembla légèrement: Scott, je le reconnaissais sans peine, venait de descendre les marches de l'autobus et le chauffeur le rappela:

— Monsieur, votre billet, donnez-le-moi.

Je vis ses mains trembler lorsqu'il le lui remit après avoir fouillé quelques instants dans ses poches de veston. Tant mieux.

Ainsi c'était donc lui, à peine un peu moins anonyme, à peine plus caricature du prof dans la lune qu'elle ne

me l'avait décrit, un peu moins impressionnant, un peu plus effacé que je ne me l'étais imaginé; j'étais surprise de ne pas ressentir de fortes émotions après ce que j'avais lu à son propos, après avoir échafaudé, défait, reconstruit des scénarios d'abord abstraits puis de plus en plus palpables.

Le suivre ne fut pas au-dessus de mes forces. Il avait dû, comme Mira me l'avait prédit, consulter un guide de la région et choisir de se mêler à la foule des touristes, car il se paya un taxi jusqu'à un des satellites du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, un motel qui annonçait en lettrage lumineux «Eau miraculeuse disponible ici». Dans le hall d'entrée, il y avait quelques paires de béquilles sciées en deux et exposées derrière une grande vitrine pour publiciser les soi-disant nombreux miracles usinés au sanctuaire.

Alors commença une longue et fastidieuse filature: attente imperturbable dans l'entrée du sanctuaire pendant que Scott se payait le parcours complet du parfait naïf dans l'enceinte de la cathédrale. Lorsque je le vis payer la visite guidée, je sus qu'il en avait pour une heure au moins. J'en profitai pour monter à l'université déposer un billet près de la porte de la résidence de Mira et revins à temps pour lui emboîter le pas.

Attente un peu moins imperturbable pendant qu'il se gavait de thé et de sandwiches dans un restaurant du centre-ville, alors que je me contentais de chocolat et de chips en faisant le pied de grue devant une agence de voyages qui annonçait des tarifs alléchants pour la République Dominicaine. Quelqu'un avait apposé sur la vitrine un autocollant qui dénonçait l'esclavage des cueilleurs de canne à sucre haïtiens en République. Étonnant qu'il y soit encore! Cet appel au boycott remplaça efficacement le petit coup d'alcool que les détectives en mal d'action se payent à même une flasque tirée d'une poche de leur imper fripé ou non, selon qu'ils se nomment Simenon ou qu'ils sont étatsuniens.

Comme Mira n'avait su où elle allait habiter qu'une fois sur place, Colleen n'avait pu transmettre l'information à Scott. Celui-ci, vieil habitué des universités, devait bien se douter que le soir il y aurait des

activités parascolaires sur le campus. En effet, après avoir laissé la pénombre couvrir la ville, il prit la direction des hauteurs.

J'ignorais à ce moment-là qu'il avait téléphoné en Nouvelle-Écosse dès son arrivée au motel. J'ignorais aussi que Mira, pour lui faciliter la tâche, avait elle aussi lancé un appel à Colleen. Les satellites avaient, par le biais de cabines téléphoniques, transmis aller-retour l'adresse de Mira. L'araignée, comme le surnommait Mira, s'approchait du centre, ce lieu qu'il avait si longtemps vainement cherché à atteindre. Jamais il n'avait réussi à y accéder de quelque façon que ce soit. Obsédé. Il l'était probablement parce que, de toute la famille à laquelle Mira n'appartenait d'ailleurs pas, elle seule était demeurée intacte. Il comptait bien y remédier, pensant enfin tenir sa chance après avoir essayé de la retrouver pendant toutes ces longues années, ne se doutant pas qu'en fait, s'il était ici, c'était bien parce que Mira l'avait voulu. Encore une fois, le pouvoir lui glissait des mains. Il ne se doutait pas non plus que si elle n'avait pas agi pendant tout ce temps, ce n'était ni par faiblesse ni par désintérêt ou besoin de tout oublier, mais bien parce que Colleen et les autres, mère y compris, l'en avaient dissuadée. J'en souris d'un plaisir profond, heureuse pour Mira et à peine nerveuse à l'idée des événements qui allaient se dérouler quelques heures plus tard.

Aussi fus-je surprise de voir Scott se diriger directement vers le bloc A. Il traîna sa silhouette au pied d'un arbre déposé par hasard (il y en avait si peu) entre le bloc A et la chaîne de trottoir qui délimitait la frontière entre l'université et les maisons unifamiliales que les étudiants en administration iraient sans doute occuper dans quelques années, à moins qu'ils ne s'expatrient à Montréal.

Il n'alluma pas la traditionnelle cigarette des suiveurs alors que je me mourais de ne pouvoir m'en payer une, là, juste sous son nez, étendue derrière un support à bicyclettes entre sa présence et l'arrivée prochaine de Mira, prête à bondir pour m'interposer entre eux ou au pis à... Tout à coup j'eus un coup au

cœur, tâtai pour la énième fois la poche droite de ma veste de cuir et, rassurée, ramenai ma main à plat sur le sol. L'herbe fraîche et l'odeur de la terre me tranquillisèrent, je me mis à rêver à la suite après la fin. Colleen avec moi à Montréal, les bonnes bouffes qu'on s'était promises, de longues marches dans des nuits plus calmes au seuil de la montagne, parmi les bruits et les odeurs d'une ville vibrante d'été et les aubes d'amour fou.

Mon rôle, pour la première fois de la journée, fut grisant: guetter le guetteur, le savoir se croire seul à attendre, percevoir sa présence fébrile à quelques pieds de moi.

Une porte claqua au loin, un son de basse électrique surgit dans la nuit, quelques éclats de voix et des rires se perdirent lentement dans la direction opposée.

Prends ton temps, Mira, me dis-je. Tout à coup je m'intéressais non pas à l'enveloppe, à ne jamais perdre de vue, mais au personnage qui avait tant bouleversé leurs vies. D'ici, il me semblait quasi diaphane, sans la consistance qu'on croit — à tort, je m'en rendais compte — nécessaire pour influencer sur le cours de l'existence d'autres que soi. Le pouvoir qui lui avait été transmis à sa naissance, comme à tous les hommes, il ne lui avait même pas fallu d'intelligence pour le mettre en œuvre. Je revoyais sa démarche le long des rues. Il n'y avait rien d'obsessif dans ses gestes, pas de tics, pas de manies. Il traversait l'espace d'un pas allongé, d'une foulée à peu près régulière. Non, rien vraiment ne le distinguait des autres. De là sa force, croyait-il certainement. Il avait la réputation d'être un homme effacé, tranquillement affable, professeur moyen. De ceux qui se faufilent parmi les évaluations des étudiants sans jamais en subir les foudres. Dans ce contexte, qui aurait cru sa femme, Colleen, ses sœurs et, qui plus est, une étrangère... une bonne. Un homme sans histoire... comme le sont les gens heureux, dit-on. J'imaginai mal qu'on parle de lui avec passion. Même dans la bouche de Colleen, il n'y avait au fond que de la lassitude assaisonnée d'une forte dose d'écœurement.

La nuit continuait à se déverser, de plus en plus noire. Autour de nous, rien ne bougeait. Scott toussa, remua autour de l'arbre. Ce n'est que lorsqu'il s'interrompit brutalement que je tournai la tête vers le bâtiment principal. Je n'avais pas entendu la musique se faufiler par la porte que Mira avait dû ouvrir. Elle marchait lentement au milieu du parking. Je reconnaissais sa démarche. De même que lui. Maintenant je le sentais vibrer derrière mon dos. Je me retournai silencieusement sur le côté pour pouvoir leur faire face. Son cœur devait battre la chamade. J'aurais voulu le faire parler à cet instant précis, qu'il me décrive ses sensations. Non pas pour le comprendre, mais pour savourer son angoisse.

Mira prenait tout son temps. Elle sifflotait maintenant, provocatrice «*Those were the days my friends, we thought it never end...*» Je lui souris de l'intérieur, complice. Je dus me retenir pour ne pas chançonner à mon tour.

— Laisse-le être proche, m'avait-elle précisé. Je veux qu'il sache (sache, Mira, sache!) qu'on ne l'a pas lancé sur une fausse piste. Je veux lui donner la sensation de qu'il gagne.

Elle fit mine de rentrer, s'arrêta au pied des marches, se pencha pour lacer ses souliers et — je le vis uniquement parce que je savais ce qu'elle allait le faire — ramassa le message que je lui avais laissé au cours de l'après-midi. Elle avait déjà dû le lire mais en le reprenant, elle m'indiquait que tout se déroulait comme convenu. Je ne pouvais par contre pas lui confirmer ma présence mais elle savait que je n'aurais jamais laissé filer Scott hors de ma portée.

Elle savait maintenant où aller. Elle aussi avait étudié le plan de la ville. Après avoir fait semblant d'hésiter, elle se dirigea vers le trottoir, passa non loin de l'arbre contre lequel Scott était véritablement écrasé, traversa la rue en direction du bas de la ville.

Il attendit quelques instants avant de lui emboîter le pas. Il portait des souliers de course, aussi n'entendait-on que les pas réguliers de Mira. Lui derrière elle, moi derrière lui, derrière elle. J'imaginai une file inter-

minable, une colonne qui suivait les bruits d'un seul pas, de plus en plus lointain à mesure que les suiveurs silencieux s'ajoutaient les uns aux autres. Je me retins de me retourner et fermai les yeux pour me concentrer sur la démarche de Mira si près, si loin de moi. J'ai hâte maintenant que tout soit fini, je veux reprendre nos lentes conversations. Qu'enfin il soit neutralisé.

La descente fut-elle longue? Elle me parut durer des heures. Attentive à ne pas me faire repérer, je fixais le dos de Scott, espérant qu'il ne pose pas de geste intempestif qui m'oblige à intervenir. Mais non, il se contentait de suivre Mira avec application. À quelques reprises, je me déportai sur la gauche pour saisir un flou, Mira persévérant dans la nuit. Il n'y avait presque personne dans les rues. Une voiture de temps à autre, quelques marcheurs qui, la plupart du temps, accompagnaient un chien. Ce n'était pas un soir occupé ni de pleine lune. À peine un croissant, tant mieux, on n'y voyait presque rien. Je ne prétendrai pas que nous avions prévu cette nuit noire. Cependant, lorsque nous avions réalisé que la lune serait en grève ce soir-là, nous nous étions souri au téléphone.

Lorsque, près du fleuve, Mira vira résolument à gauche dans une rue incurvée, Scott commença à s'énerver. Il ralentissait, reprenait sa marche, hésitant. La promenade n'était pourtant pas terminée. Je redoublai de prudence et attendis encore un moment avant d'émettre un premier léger toussotement. Je le vis tressaillir, mais il ne se retourna pas. J'étais tout de même assez loin. Il était tout à fait possible, sinon logique, qu'un passant suive la même rue pendant un certain temps. Son dos était redressé, la nervosité s'était infiltrée, lancinante; bien mieux, l'inquiétude. Mira, elle, en profitait. Elle marchait plus nonchalamment. À mesure que nous approchions de ce qui était, Scott l'avait manifestement pigé, notre destination, il devenait de plus en plus hésitant. Il devait comprendre maintenant que quelqu'un avait informé Mira. Et je me manifestais de plus en plus clairement. Finalement je me rapprochai, ne tentant même plus d'estomper le bruit de mes pas.



Les environs du motel étaient déserts. Les pèlerins se couchent tôt, merci mon Dieu. Il s'arrêta tout à fait, comme un âne qui se bute. J'avançai jusqu'à lui, enfonçant dans ses côtes un objet pointu. Je le pilotai vers Mira qui s'était arrêtée.

— Prends ta clé et ouvre cette porte. Au plus vite!

Il s'exécuta après une brève hésitation à laquelle je mis fin en pressant le couteau avec insistance.

Mira se retourna, me sourit et lui lança:

— *Come in and make yourself at home. I have been expecting this moment since a long time. So you were looking for me!*

\* \* \*

Nous allâmes chercher ma moto garée dans une petite rue du vieux Trois-Rivières, près du fleuve. Peu de temps après, je la reconduisis aux abords de l'université. Nous vîmes, près de l'hippodrome, un camion stationné toutes lumières allumées et le moteur ronflant. Heureusement, il couvrait le bruit de la moto. J'arrêtai et éteignis le moteur. Un homme sortit du camion. Il ramassa un lourd objet sur le bord du trottoir. Mira me souffla:

— Tu vois l'affiche sur le terrain, ça dit: clinique vétérinaire.

— Merde! C'est un chien qu'il jette dans la benne de son camion.

La soirée finissait mal!

Nous quitter ne fut pas facile. *See you in a month!* Quand j'enfilai l'autoroute, il était trois heures du matin. Je pris la première sortie puis la première petite route s'enfonçant dans un boisé que j'avais repéré le matin, éteignis le moteur cent pieds plus loin et m'étendis. Je ne repris la route qu'à huit heures et demie, anonyme dans le flot des voitures descendant qui à Sorel, qui à Montréal. Il pleuvait, j'arrivai complètement trempée chez moi à midi. Je n'avais pas voulu m'arrêter en chemin. C'est seulement après mon premier café que je réalisai que j'avais oublié de m'inquiéter de ma respiration dès le début de la filature.

\* \* \*

## LE QUOTIDIEN [13 août 1998, Trois-Rivières]

Hier, en fin d'après-midi, un homme a été retrouvé mort dans un motel du Cap-de-la-Madeleine par la femme de ménage. Tout semble indiquer qu'il s'est suicidé. On a retrouvé à côté du corps un flacon de pilules vide. Il s'agit d'un résidant d'Halifax, Scott Oldman, professeur de théologie à l'université de cette ville.

Jointe en début de soirée, son épouse a déclaré qu'il était déprimé ces derniers temps. Elle ignorait qu'il était descendu au Cap-de-la-Madeleine, mais a affirmé qu'il était un fervent croyant. Quoiqu'en état de choc, sa fille aînée, Colleen, a rapporté qu'il avait téléphoné chez lui à deux reprises au cours de la journée de son décès, tout en refusant de lui dire où il se trouvait.